

## LE BONHEUR

## NOUVELLE

(Suite)

Comme l'année scolaire était payée en entier, les enfants continuèrent à se rendre à l'école jusqu'à la fin du mois; sans en être convenus, sans que personne leur eût parlé, depuis le jour de leur première communion, ils avaient pris l'habitude de ne plus s'attendre comme auparavant. Ils parlaient séparément de la maison, mais arrivées à une certaine distance, le premier sorti ralentissait le pas, et, avant d'avoir dépassé la barrière d'un certain clos, ils s'étaient toujours rejoints. Peut-être Marcel avait-il eu le pendant de la semence que Claire avait subie; quoiqu'il en soit, ils ne se firent point de confidences à ce sujet.

Au mois d'août, dès le premier jour de vacances, Mme Bauport emmena Claire dans sa famille; c'était une visite promise depuis longtemps à sa mère, qui, privée de l'usage de ses jambes, n'avait jamais pu se déplacer pour aller voir sa petite fille, qui était aussi sa filleule par procuration. Elle habitait un beau pays, au centre du Cotentin; de grasses prairies, une herbe qui montait jusqu'au poitrail des puissantes bêtes, de grands bœufs de labour, le mouvement d'une ferme riche et bien dirigée, tout cela amusa d'abord la fillette; puis, dès la fin de la première semaine, elle eut le mal de son pays, baigné du poudrin de la mer. Elle n'en dit rien, elle exprimait rarement ses pensées, mais elle pâlit peu à peu et cessa de manger.

—Si tu es bien sage, tout ça sera à toi, ma petite, disait la grand-mère, en indiquant du geste le paysage entier par la fenêtre, la cour de la ferme, la mare où barbotaient un demi-cent d'œies et de canards, et les grandes ormes séculaires qui jetaient une ombre si épaisse sur l'eau immobile, au pied de la haie.

Claire souriait—mais elle pleurait la nuit en songeant à son hameau, au moulin des Mennequet, au ruet tapissé de scolopendres—et à Marcel.

Le jour du retour vint; elle revit sa maison, qu'elle trouva petite auprès de la grande ferme—son jardin, son verger—elle courut au ruet—la roue ne tournait pas ce jour-là, faute d'eau—les Mennequet étaient à la ville; elle s'en revint le cœur triste, et se coucha sans souper, prétextant la fatigue.

Le matin, en s'éveillant, le soleil dans les yeux, elle ouvrit sa fenêtre comme d'habitude, et fut étonnée d'y voir un gros bouquet de chèvre-feuille posé sur la pierre d'appui. Qui avait pu grimper là? Elle pencha la tête en dehors, et aperçut Marcel, assis dans la haie, en face de la maison, qui la regardait avec des yeux noirs.

—Te voilà? dit-elle en souriant, sans élever la voix.

Il fit un signe de tête affirmatif. Elle indiqua le bouquet.

—C'est toi qui m'as apporté ça?

Il répondit de la même façon silencieuse.

—Comment as-tu fait?

—J'ai grimpé avant le cerisier qui est à la muraille. Ce n'est pas difficile.

Claire resta pensive.

—Il ne faut plus, dit-elle.

—Ça t'ennuie?

—Non, mais tu nous ferais gronder.

Marcel baissa la tête, très-soucieux; son intelligence était moins développée que celle de Claire; il crut l'avoir fâchée, et sa bonne figure devint toute rouge, comme s'il allait pleurer.

—Tu sais bien, dit-elle, avec une gravité de jeune matrone, que nous ne sommes plus des enfants.

—Ah! je m'en moque bien! répondit le jeune garçon avec un indigne mépris.

—Ça ne fait rien, il faut obéir, dit Claire, en se retirant, un peu humiliée du mince succès de sa mercuriale.

La fenêtre se referma, et Marcel, vexé, dégringola de son poste au travers des aubépines et des troènes, non sans quelque dommage pour ses habits; il s'en alla en faisant claquer bruyamment un fouet de charretier qu'il avait pris pour contenance.

Ce fut leur première querelle, bientôt apaisée.

Peu après, le père de Claire mourut, et le fardeau de la ferme retomba sur la veuve, qui se fit remplacer par sa fille dans tous les soins de l'intérieur. A partir de ce moment, leurs vies furent séparées, mais un fil mystérieux semblait les réunir, car en toute occasion, ils se rencontraient, ne fût-ce que le temps d'échanger un sourire et un bonjour. Marcel, assis de côté sur le vieux mulet blanc, allait reporter les sacs de farine chez les pratiques de son père, et, dans ce contact journalier avec les habitants du pays, il prenait une sagesse au-dessus de ses années. Son père lui avait donné pour premier précepte l'aphorisme suivant:

“Pour devoir de profession, le meunier entre dans bien des maisons, il voit et entend bien des choses, il ne doit jamais rien répéter, car on saurait que c'est lui qui l'a dit, et les honnêtes gens ne le regarderaient plus.”

Le jeune meunier régla sa conduite sur cette sentence, et avant qu'il eût vingt ans, il était considéré comme le plus honnête garçon d'un pays où l'honnêteté est tenue en grande honneur.

Les années avaient passé sur Claire comme sur

lui, sans leur paraître lourdes, quoi qu'ils se vissent tous les jours. Ils restaient des mois entiers sans se parler, se contentant d'échanger un regard en souriant; ce qu'ils lisait dans cette communication muette leur donnait sans doute une grande force, car ils eurent à supporter des chagrins, et, s'ils devinrent plus sérieux que leur âge, leur sérénité intérieure n'en fut pas troublée pour cela.

Le père Mennequet fut trouvé un soir couché sur les sacs de blé, dans la chambre d'en haut du moulin; il avait l'air calme, mais ne respirait plus. Il était mort au milieu de son labeur, sans souffrance et sans secousse; la roue tournait toujours; le premier soin de son fils, après une minute de stupeur, fut d'arrêter le moulin, car la meule travaillait à vide, et c'était miracle qu'elle n'eût pas déjà volé en éclats. Il revint ensuite près de son père, s'agenouilla tout contre lui, et resta longtemps absorbé, pensant aux leçons d'honneur et de droiture que lui avait données le vieux meunier; il sentait l'âme de son père pénétrer en lui dans cette contemplation silencieuse, qui n'était pas sans douceur, même dans son amertume. Il se disait que le brave homme n'avait pas souffert, et que la Providence, après tout, s'était montrée clémente en lui donnant une mort si calme, après une vie si bien remplie.

La voix de sa mère qui appelait les poules au dehors, pour leur donner le petit blé du soir, le ramena à la vie réelle. La pauvre femme allait recevoir un coup terrible. Il descendit en hâte après avoir jeté un dernier regard sur son père, et tout ce que la tendresse la plus délicate, la plus ingénieuse, peut inspirer à un fils dévoué, lui vint en aide pour adoucir la rigueur de cette fatale nouvelle.

Dès qu'il eut prononcé le mot cruel, profitant de ce qu'elle entendait à peine et ne comprenait plus, il la souleva sous les bras et la porta plutôt qu'il ne la conduisit chez Mme Bauport, et entra sans frapper dans la grande salle, éclairée par un feu de fougère sèche qui jetait des lueurs intermittentes.

—Il est arrivé un malheur chez nous, dit-il, ma mère est veuve; je vous prie d'avoir soin d'elle, madame Bauport; Claire, je te la laisse. J'ai affaire au moulin.

Claire le regarda, ouvrit la bouche pour parler, mais ne dit rien. D'un geste filial, elle prit la pauvre femme dans ses bras, la fit asseoir dans le fauteuil de paille au coin de la cheminée, s'agenouilla près d'elle en serrant ses mains glacées et fiévreuses dans les siennes, jeunes et tièdes.

—Ma bonne mère, lui dit-elle tout bas, il est au ciel!

Marcel sortit sans ajouter un mot; il était tranquille pour sa mère.

La veuve languit quelques mois, puis elle mourut un jour d'une indisposition légère que sa constitution affaiblie ne put supporter. Marcel se trouva tout seul au moulin qui lui paraissait désormais bien grand. Ne pouvant suffire à la besogne, il prit un domestique et une servante, le mari et la femme, qui s'occupèrent l'un du moulin, l'autre du ménage, et il continua à vivre ainsi, toujours fort affairé, et ne perdant pas une minute en route.

Mlle Bauport était très-courtoisée; sa mère recevait de temps en temps une demande en mariage, la lui soumettait, et transmettait au prétendant une réponse négative. Dans le pays, on disait que Claire, se sachant appelée à recueillir une belle fortune du côté de sa grand-mère, attendait d'être en possession de son héritage pour choisir un mari; on la traitait d'orgueilleuse, mais les filles pensaient tout bas qu'à sa place elles eussent fait de même. Cependant, la jeune fille venait d'avoir vingt-deux ans quand sa grand-mère mourut, lui laissant l'héritage promis. Les demandes affluèrent plus que jamais, et elles eurent le même sort que précédemment. Mme Bauport n'était pas contente; les servantes racontèrent plus d'une fois qu'elle avait sévèrement tancé sa fille; celle-ci lui répondait respectueusement:

—Attendez, maman, que mon cœur se décide. Qu'objecter à ce raisonnement? Rien, assurément; aussi Claire restait demoiselle.

Un soir, le cheval blanc, qui se faisait bien vieux, s'arrêta de lui-même devant la porte de la ferme Bauport, en tournant la tête du côté de la ruelle où donnait la fenêtre de Claire. Peut-être s'était-il arrêté là bien des fois de grand matin, ou le soir tard, quand il n'y avait personne pour le voir. Ce soir-là, Claire était sur la porte, relevant aux dernières lueurs du jour les mailles tombées de son tricot. Marcel descendit du mulet et s'approcha de la jeune fille; il y avait trois mois au moins qu'ils ne s'étaient dit d'autre parole que bonjour ou bonsoir.

—Te voilà! dit Claire, tu rentres de bonne heure.

Marcel ne lui répondit pas, et la regardait avec une expression pénible. Enfin, les paroles se firent jour.

—Est-ce vrai, lui dit-il, que tu vas te marier?

Elle leva la tête et vit qu'il souffrait.

—Qui est-ce qui t'a dit ça? fit-elle d'une voix émue.

—Les gens en causaient à l'auberge.

—Les gens ne savent ce qu'ils disent, répondit Claire en détournant la tête.

—Alors, tu ne veux pas te marier?

—Tant que je n'aurai pas l'homme qui me convient, répondit la jeune fille; ses mains tremblaient si fort, qu'elle ne put continuer son travail, et le laissa retomber sur ses genoux en disant: On n'y voit plus.

—C'est bien dommage que tu sois riche, reprit Marcel, qui tremblait plus qu'elle; ta mère ne voudra pas de moi... et moi je ne veux pas d'autre que toi.

Le vieux cheval s'en était allé tout seul du côté du moulin; sa silhouette blanche se détachait vaguement sur le fond noir des arbres; il faisait presque tout à fait nuit; au-dessus des arbres, le vent passait en apportant le bruit lointain de la mer déferlant sur la côte.

—Faut-il que je le demande à ma mère? fit la jeune fille d'une voix défaillante.

—Ah! ma Claire, si tu veux de moi, nous serons trop heureux! dit Marcel tout bas. Il lui prit la main, ils restèrent muets tous les deux, absorbés dans leur joie intérieure.

—Je lui en parlerai, dit Claire, en retirant sa main.

—Quand?

—Tout de suite. Viens après souper, tu auras la réponse.

Il se pencha vers elle et voulut l'embrasser; elle se retira tout doucement.

—Nous ne sommes plus des enfants! dit-elle en souriant, comme jadis, lors de leur première querelle d'amoureux.

Une heure après, Marcel se présenta timidement dans la salle de la ferme. Dès qu'il fut dans le cercle lumineux du foyer, Mme Bauport lui adressa sèchement la parole.

—Ma fille a eu tort de vous faire venir, Marcel, dit-elle; vous êtes un brave garçon, mais avec la fortune qu'elle a, elle peut prétendre à un mariage plus avantageux. Je vous prie de ne plus songer à elle.

—Très-bien, madame Bauport, fit Marcel, étourdi par ce coup imprévu.—Toi, Claire, qu'est-ce que tu me dis?

—Je ne veux pas désobéir à ma mère, répondit la jeune fille d'une voix ferme; mais je n'épouserai jamais d'autre homme que toi, Marcel, tu as ma parole.

Mme Bauport eut beau s'emporter contre sa fille pendant une heure entière, elle ne put tirer autre chose des deux amoureux.

—Voilà huit ans que je ne dis rien, fit Claire, et que j'attendais sa demande, vous pensez bien, maman, que je ne changerai pas d'avis à présent. Je sais qu'il n'a pas regardé d'autres filles que moi, et c'est lui que je veux. Ainsi, c'est lui qui est mon accordé. Mais je ne vous désobéirai pas, maman, si vous ne voulez pas me donner votre consentement; nous resterons, lui, garçon, moi, fille, voilà tout.

Rien ne put faire changer d'avis les deux entêtés; l'histoire se trouva bientôt suée, et l'on approuva fort la jeune fille de vouloir faire la fortune d'un brave homme qui le méritait bien, et l'on espéra que Mme Bauport céderait. Mais celle-ci était aussi entêtée que sa fille. Elle tint bon, et deux ans s'écoulèrent sans rien changer à la situation des fiancés, sauf qu'il ne vint plus de demandes en mariage.

A la fin de la seconde année, Mme Bauport tomba malade; un soir d'hiver, pendant que Claire travaillait auprès de son lit, la mère se souleva un peu sur le coude.

—Tiens-tu toujours à ton bon ami? dit-elle.

—Autant que le premier jour, vous le savez, maman; ce n'est pas la peine de me le demander.

—De sorte, que si je mourais, tu l'épouserais à la fin de ton deuil?

Claire baissa la tête sans répondre, et de grosses larmes descendirent lentement de ses yeux et allèrent sur ses genoux. Le silence régnait dans la chambre.

—Je ne veux pas, dit Mme Baupart avec une grande tristesse dans la voix, non, je ne veux pas que ma mort te donne la liberté et que tu aies sujet de t'en réjouir. Envoie chercher ton bon ami.

Claire baisa respectueusement la main amariée qui reposait au bord du drap, la pressa sur ses yeux humides, puis, remontant jusqu'au visage, elle serra sa mère sur son cœur et la couvrit de baisers.

—Vous ne mourrez pas, maman. Vous verrez comme nous serons heureux tous ensemble.

Elle sortit en courant et revint aussitôt. Cinq minutes après, Marcel se présenta.

—Prends ma fille, dit Mme Baupart, tu as été un bon fils, tu seras un bon mari.

—Merci, madame Baupart, répondit le jeune homme d'une voix étouffée. Il prit la main de Claire et s'assit auprès d'elle, comme s'ils avaient passé ainsi toute leur existence.

La mère se rétablit; quelques mois après, le mariage eut lieu. C'était au printemps, les aubépines bordant les chemins étaient toutes blanches, aussi blanches que le bouquet de mariée que portait Claire à son bonnet et à son corsage. La noce s'en allait tranquillement par le chemin qui mène à l'église aussi bien qu'à l'école, et devant le clos à Gruneau les jeunes gens sourient en se serrant la main.

Tant d'années, les unes si douces, les autres si dures—et tout cela maintenant leur paraissait un rêve!

La vie ne leur fut ni plus ni moins élémentaire qu'à la plupart d'entre nous: ils eurent des enfants, ils en perdirent deux, et virent grandir les autres au sein d'une prospérité croissante; les changements que le progrès apporte au monde passèrent sur eux sans secousse, grâce à l'éloignement de ce pays béni de tout centre de civilisation trop actif; Mme Baupart alla rejoindre son mari; peu avant sa mort, elle dit un jour à ses enfants:

—Vous m'en avez beaucoup voulu, n'est-ce pas, dans le temps où je m'opposais à votre mariage?

—Non, maman, répondit Claire, vous étiez dans votre droit, et comme mère, vous aviez raison; nous ferons peut-être un jour de même avec nos enfants, mais nous n'avons pas tort non plus, puisque nous sommes heureux en ménage.

La mère mourut et fut pleurée. Les enfants

grandirent, se marièrent, et une couvée de petits vint bientôt s'ébattre le dimanche dans la grande ferme. Les biens du Cotentin avaient été vendus, et Marcel avait fait bâtir un corps de bâtiment pour loger ses domestiques et se réserver plus de place pour lui et sa famille. Ils eurent toutes les joies et toutes les peines que comporte leur vie: le feu prit à une grange et leur dévora une récolte entière, mais deux belles années d'abondance vinrent réparer cette perte; leurs bestiaux obtinrent le prix à divers concours, une épizootie fit place nette dans leurs étables quelques années après. Somme toute, ils n'eurent à se plaindre du sort ni plus ni moins que les autres hommes. D'où venaient alors leur air calme, même dans les malheurs, leur bonté aux pauvres, leur fermeté avec les méchants, leur indulgence pour les fautes de ceux qui les entouraient, quand ces fautes n'avaient pour causes que la faiblesse ou l'étourderie?

On se le demandait autour d'eux,—et c'est Marcel qui trouva un jour la réponse.

C'était une après-midi d'août; le soleil lui-même sur les chaumes nouveaux, un vent frais qui venait de la mer adoucissait la chaleur du jour pour les bêtes de somme. Assis au bord de la route, Marcel et sa femme regardaient passer les charrettes qui rentraient leur récolte, les hautes charrettes chargées de blé, avec un vaillant jeune garçon tout au haut de l'édifice branlant, pour défaire les cordes et lancer les gerbes dans les greniers. Un air de bien-être et d'abondance régnait partout autour d'eux, et les poules de la ferme venaient picoter jusque sous leurs pieds les grains tombés des épis trop mûrs.

Depuis bien longtemps les époux n'étaient plus jeunes, mais ils avaient toujours l'un dans l'autre cette même confiance muette qui les avait fait patienter autrefois; ils ne parlaient guère, sûrs de s'entendre sans paroles. Marcel leva la main vers la route; malgré ses soixante-dix ans, cette main ne tremblait pas.

—Quelle année de bonheur! dit-il, c'est peut-être la dernière que nous passons ensemble, ma bonne femme—car, à présent, chacun de nos jours est compté—mais nous avons des enfants qui cultiveront notre bien après nous; nous avons eu notre temps, il ne faut pas nous plaindre.

—Nous plaindre—non, dit Claire: sa voix était devenue très faible et très douce, ses cheveux blancs dépassaient un peu le bord de sa coiffe, mais elle marchait droit et sans bâton. Nous aurions tort de nous plaindre. On nous aime,—on dit que nous sommes bons,—nous n'y avons pas grand mérite, pourtant, car nous avons l'âme contente, c'est bien naturel!

Marcel méditait; il leva les yeux sur l'honnête visage ridé de son épouse.

—Sais-tu, Claire, dit-il, je regarde notre vie, le bonheur n'est pas fait rien qu'avec des joies, nous avons eu bien des mauvais jours et des peines,—et pourtant,—nous avons été parfaitement heureux!

H. GRÉVILLE.

FIN.

## AVIS PUBLIC

Les soussignés ont l'honneur d'informer leurs pratiques et le public en général, qu'ils viennent de faire une nouvelle réduction sur leurs prix à cause de la grande quantité de marchandises d'automne qui leur reste et qu'ils ne veulent pas s'exposer à garder jusqu'au printemps. Belle occasion pour ceux qui sont en retard avec leurs emplettes; et en core ceux qui se proposent de faire des cadeaux du jour de l'an.

Les soussignés prennent de plus occasion de dire que si, comme certains marchands, ils ne font pas de petits présents de valeurs insignifiantes, c'est qu'ils considèrent que leurs prix uniformément plus bas qu'ailleurs présentent plus d'avantages à l'acheteur qui, chez eux, n'est pas exposé à payer ses présents bien chers en se faisant pincer sur d'autres marchandises.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelleteries sont à grand-marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelleteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.